



Clio. Femmes, Genre, Histoire

33 | 2011
Colonisations

Arlette GAUTIER, *Les Sœurs de Solitude : Femmes et esclavage aux Antilles du XVII^e au XIX^e siècle*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, 276 pages

Sue Peabody

Traducteur : Rebecca Rogers



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/10115>
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011
Pagination : 281-284
ISBN : 978-2-8107-0157-5
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Sue Peabody, « Arlette GAUTIER, *Les Sœurs de Solitude : Femmes et esclavage aux Antilles du XVII^e au XIX^e siècle* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 33 | 2011, mis en ligne le 01 mai 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10115>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Arlette GAUTIER, *Les Sœurs de Solitude : Femmes et esclavage aux Antilles du XVII^e au XIX^e siècle*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, 276 pages

Sue Peabody

Traduction : Rebecca Rogers

RÉFÉRENCE

Arlette GAUTIER, *Les Sœurs de Solitude : Femmes et esclavage aux Antilles du XVII^e au XIX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, 276 pages

- 1 L'ouvrage d'Arlette Gautier, *Les Sœurs de Solitude*, publié en 1985 et aujourd'hui réédité, reste l'étude de référence sur la vie des femmes esclaves africaines dans les Antilles françaises. Sa recherche, associant une solide maîtrise de la démographie à l'histoire culturelle des pratiques sexuées en France, en Afrique et aux Antilles a résisté à l'épreuve du temps. Introduite par une préface d'Olivier Pétré-Grenouilleau, la nouvelle édition est augmentée d'une postface conséquente de l'auteure.
- 2 L'analyse proposée par Arlette Gautier repose, entre autres sources, sur des récits de voyage ; elle examine d'abord comment les missionnaires et les planteurs français ont essayé au XVII^e siècle d'imposer des normes culturelles européo-chrétiennes sur des pratiques originaires d'Afrique de l'Ouest. Parmi celles-ci, la coutume et la loi qui permettaient aux maris de vendre leurs épouses, d'enlever femmes et enfants pour le travail servile, de pratiquer la polygamie, la filiation matrilineaire et matrifocale. Des pratiques africaines genrées de travail et de résistance ont été transférées aux Antilles françaises, comme la grève de la cuisine et la vente de produits sur les marchés, sans que les femmes exercent directement un pouvoir politique. La « débauche » et le « concubinage » qui ont tant troublé les missionnaires participaient des pratiques

africaines concernant la sexualité et la fécondité pré-nuptiales. Selon Arlette Gautier, la structure de la famille chrétienne a été imposée aux esclaves par le fouet.

- 3 Le livre met à mal plusieurs stéréotypes historiques concernant le rôle des femmes comme mères et concubines. Nuançant l'affirmation selon laquelle les propriétaires d'esclaves utilisaient les femmes comme reproductrices, Arlette Gautier montre que le discours pro-nataliste n'existe que pendant trois périodes de durée relativement courte : 1664-1685, 1765-1790, et après 1830. Dans les trois cas, le discours émane de la métropole, avec des relents religieux au XVII^e siècle, démographiques au XVIII^e siècle et presque philanthropiques au XIX^e siècle. Elle montre aussi que le métissage n'a pas été un facteur majeur dans la volonté de reproduire la population esclave.
- 4 Le livre repose surtout sur une analyse démographique du *sex ratio*, de la fréquence des mariages, des taux de natalité et de décès. L'auteure compare les colonies entre elles et avec la métropole. Elle montre qu'entre 1685 et 1776, les esclaves hommes dépassent le nombre des femmes dans presque toutes les colonies en raison de la préférence des marchands de traite européens pour les hommes¹. Avec la croissance de la population servile, les planteurs ont cessé d'encourager les mariages chrétiens et n'ont plus inventorié leurs esclaves par unités familiales. Malgré des variations entre les différentes colonies, le taux de natalité n'a pas été suffisant pour remplacer la population. L'abandon du mariage chrétien et l'encouragement de la natalité coïncident avec le développement intensif de l'industrie du sucre, mais, recherchant plutôt les causes culturelles ou idéologiques, Arlette Gautier ne creuse pas ce lien.
- 5 La reprise de la traite transatlantique en 1763 a eu un impact profond sur la population antillaise jusqu'à l'époque révolutionnaire. Sous l'occupation anglaise de la Martinique comme au moment de la restauration de l'autorité française, le volume de la traite a augmenté². A. Gautier n'étudie cependant pas en détail la décennie révolutionnaire alors que des recherches récentes montrent que la politique du travail colonial à la suite de l'émancipation fut fortement genrée, le travail féminin étant nettement moins valorisé que le travail masculin³. Beaucoup plus d'esclaves hommes sont morts (ou ont fui) pendant la période révolutionnaire, entraînant une diminution du *sex ratio* ; mais la reprise de la traite atlantique en 1817, fondée sur le transport de deux hommes pour chaque femme, a conduit à rééquilibrer la situation dans les années 1820. Après l'abolition de la traite en 1831, les propriétaires d'esclaves furent contraints d'avoir recours à la reproduction pour maintenir leur force de travail, ce qui semble avoir quelque peu soulagé les conditions de travail des femmes enceintes ou allaitantes. Cependant, d'autres politiques métropolitaines progressistes n'ont pas pu être appliquées. Propriétaires comme esclaves ont résisté aux efforts pour promouvoir les mariages chrétiens entre esclaves.
- 6 Les chapitres 6 à 8 traitent des liaisons interraciales, de l'affranchissement du travail et de la résistance. Chemin faisant, l'auteure renouvelle la chronologie, du XVII^e siècle à l'émancipation en 1848. Elle montre que le stéréotype largement répandu de l'esclave concubine hautement sexualisée qui exerce son autorité à travers la séduction, est un produit du discours des Blancs à la fin du XVIII^e siècle. Si de telles femmes ont existé – une image qui nous vient probablement d'un petit nombre de femmes libres de couleur – leur nombre est proportionnellement insignifiant en comparaison avec la vaste majorité des femmes serviles, dont la sexualité a été constamment soumise à la coercition et au viol.

- 7 La méthode démographique utilisée permet là encore d'utiles comparaisons. La condition des métisses variait sur chacune des îles : en Guadeloupe, elles étaient plus souvent esclaves qu'à Saint-Domingue. Sans surprise, les hommes jouissaient d'un statut social plus élevé et plus confortable que celui des femmes comme gardiens, chauffeurs etc., ce qui leur donnait accès à une alimentation, des vêtements et des conditions de logement meilleurs. Les femmes, et surtout les enfants, bénéficiaient plus souvent d'affranchissements, notamment pendant le XIX^e siècle, même si un certain nombre de ces transactions ont été le résultat d'un rachat personnel ou de la volonté des propriétaires de se débarrasser des plus âgées. Arlette Gautier montre que les femmes participèrent à des formes variées de résistance qui incluent l'empoisonnement, le suicide, la violence, l'engagement dans des associations civiles et le marronnage ; elle n'oublie pas de mentionner certains échecs : la jalousie conduit les femmes à empoisonner davantage leurs rivales que leurs maîtres ; elles participent bien moins au marronnage que les hommes ; elles trahissent les complots d'autres esclaves auprès des blancs.
- 8 La postface du livre propose une étude critique de l'historiographie récente sur les femmes et l'esclavage aux Antilles françaises. L'auteure pose trois questions :
- 9 « 1 : S'agit-il là d'une histoire du genre et doit-on passer d'une histoire des femmes à une histoire de genre ? 2 : Les relations sexuelles entre les esclaves femmes et les hommes blancs relèvent-elles de la séduction, du concubinage, ou d'une liaison intrinsèque du pouvoir et du désir ? 3 : L'abolition libéra-t-elle vraiment les femmes esclaves ? » Les réponses, théorisées avec soin, renvoient à une dialectique historicisée qui reconnaît d'un côté les limites et les biais des sources produites par ceux qui avaient le pouvoir, le temps et l'autorité pour écrire et, de l'autre côté, une appréciation des différences sexuelles, des conditions matérielles et des rapports de pouvoir et de discipline inhérente au régime esclavagiste.
- 10 Au niveau théorique on peut relever deux faiblesses de l'ouvrage. Premièrement, A. Gautier tend à éviter les arguments économiques alors même que les sources économiques éclairent un certain nombre de pratiques sociales et politiques. Deuxièmement, l'historienne tend à confondre condition féminine et maternité. L'intérêt accordé à la maternité comme caractéristique de la féminité conduit à obscurcir la condition sans doute majoritaire des femmes esclaves : l'incapacité à enfanter tout en étant obligée de partager avec les hommes les formes les plus dures du travail.
- 11 Les recherches récentes sur la maternité et l'esclavage sont en partie déterminées par le souci de comprendre la subjectivité féminine dont les archives gardent peu de traces. Le dépouillement, certes fastidieux, des archives notariales et de justice offre une piste pour mieux cerner l'expérience d'être femme et esclave, ainsi que pour aborder la condition féminine à la charnière du XX^e siècle quand l'esclavage est aboli mais que la sécurité économique reste fragile dans une économie agricole d'exportation⁴. L'ouvrage d'Arlette Gautier constitue au final un apport majeur aux recherches sur le genre dans l'espace atlantique.

NOTES

1. Suzanne Miers et Igor Kopytoff notent que les femmes esclaves se vendaient plus cher que les hommes sur beaucoup de marchés africains : *Slavery in Africa: Historical and Anthropological Perspectives*, Madison, University of Wisconsin Press, 1979, p. 125, 161-162 ; Paul Lovejoy décrit une préférence stable durant les XVII^e et XVIII^e siècles pour les femmes dans les zones méditerranéennes, l'océan Indien et la mer Rouge : *Transformations in Slavery*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 59 (*African Studies Series* 36). Jennifer Morgan résume la littérature anglophone sur le rapport entre prix, sexe et demande dans *Laboring Women: Reproduction and Gender in New World Slavery*, Philadelphie, University of Pennsylvania, 2004, p. 56-61.
2. Robert Stein, *The French Slave Trade*, Madison, University of Wisconsin, 1979, p. 31-32 ; David Geggus, « The French Slave Trade: An Overview », *William & Mary Quarterly*, 58/1, 2001, p. 119-138.
3. Mimi Sheller, « Sword-Bearing Citizens: Militarism and Manhood in Nineteenth-Century Haiti », *Plantation Society in the Americas* 4/2-3, 1997, p. 233-278 ; Elizabeth Colwill, « `Fêtes de l'hymen, fêtes de la liberté': Marriage, Manhood, and Emancipation in Revolutionary Saint-Domingue », in David Patrick Geggus & Norman Fiering (eds), *The World of the Haitian Revolution*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 2009, p. 125-155 ; Sue Peabody, « Négresse, Mulâtresse, Citoyenne: Gender and Emancipation in the French Caribbean, 1650-1848 », in Pamela Scully & Diana Paton (eds), *Gender and Slave Emancipation in the Atlantic World*, Durham, Duke University Press, 2005, p. 56-78.
4. Scott & Jean M. Hébrard, « Servitude, Liberté et Citoyenneté dans le monde atlantique des XVIII^e et XIX^e siècles, Rosalie de nation Poulard », *Revue de la société haïtienne d'histoire et de géographie*, 83/234, 2008 : 1-52 ; Hartkopf Schloss, *Sweet Liberty: The Final Days of Slavery in Martinique*, Philadelphie, Pennsylvania University Press, 2009 ; John Garrigus, *Before Haiti: Race and Citizenship in French Saint-Domingue*, New York, Palgrave/Macmillan, 2006 : 44-56.